ter une bonne bouteille de vin de Beaume, que nous dégustâmes ensemble. De religion pas un mot, sauf le renseignement que je venais lui demander.

Cette réserve du curé me donna fort à penser.

" Il y a quelque chose là-dessous," disais-je en m'en allant.

Il y avait, en effet, que le curé connaissait bien ma mère et cette ténacité particulière aux vieillards dont certaines facultés sont affaiblies. Il savait qu'elle irait jusqu'au bout et ne s'arrêterait que lorsque tout serait fini et bien fini.

Le curé ne se trompait pas.

Bref, pour terminer, un mois après la visite que je fis au curé, ma mère me mena de nouveau chez lui. Je me doutais un peu de ce qui m'attendait, aussi j'essayai de m'évader dès le matin ; mais ma mère avait l'œil sur moi. Arrivés au presbytère, ma mère resta dans la salle et je montai avec le prêtre dans sa chambre. Il y avait sur la table une bouteille de beaune, une pipe et un pot à tabac. Ce spectacle imprévu me rassura ; je m'assis, j'allumai la pipe que le curé me tendit, et nous nous mimes à causer.

O le vieux malin ! m'en fit-il conter des histoires de toutes les couleurs, des histoires à faire dresser les cheveux sur la tête à un régiment de dragons ! Il riait, pourtant ! J'étais sans méfiance. Quand j'eus achevé la bouteille, ma pipe et mes histoires, il me dit :

" Eh bien ! mon ami, nous allons régulariser tout cela, n'est-ce pas ?

— Régulariser quoi, monsieur le curé ? dis-je tout surpris de cette apostrophe.

— Ce que vous venez de me dire, d'assez vilaines histoires, par parenthèse, monsieur le grenadier, répondit le digne homme en adoucissant par son sourire ce que ses paroles avaient de peu agréable."

Je compris et je fis la grimace ; mais au demeurant, j'étais pris au piège ; le mieux était de faire contre fortune bon cœur. D'ailleurs, je n'avais qu'à répéter brièvement ce que je venais de dire ; car j'avais raconté à peu près toutes mes folies, et comme il venait de le dire, c'était assez vilain.

Ce pas franchi, le reste n'était rien. Le lendemain ma mère me fit revêtir mes plus beaux habits, et je me joignis dans l'eglise à tous les enfants qui avaient, avec moi, suivi le catéchisme. Je m'étais confessé la veille ; je fis ce jour-là une bonne et sincère communion. Car n'allez pas croire, monsieur mon neveu, que je fusse de caractère à dire blanc quand je faisais noir. Nullement ; du moment que j'acceptais la position, je l'acceptais franchement. D'ailleurs tout se passa pour le mieux. Il y eut quelques imbéciles qui rirent en me voyant passer, portant un cierge superbe ; je laissai rire les imbéciles. Autrefois je les aurais calottés d'importance ; ce jour-là, je les plaignais, et quand je fus à l'église, je priai pour eux. Ce que c'est cependant que d'entrer dans la bonne voie !

Ce fut un beau jour pour ma bonne femme de mère. Jamais elle ne s'était tenue plus droite ; jamais elle n'avait porté plus gaiment ses quatre-vingt-un ans bien sonnés. A genoux sur sa chaise, elle dominait toute l'assemblée, et promenait autour d'elle un regard brillant de joie.

Ce fut sa dernière fête sur la terre ; il semblait que le bon Dieu ne l'eût laissée si longtemps ici-bas que pour m'attendre et me ramener à lui. Le lendemain elle se mit au lit, c'était pour mourir.

Dieu, qui l'avait soutenue pendant cette longue carrière, ne lui retira pas ses grâces au dernier moment. Sa raison, qui s'était obscurcie, revint tout entière.

C'était un soir. J'étais assis près de son lit ; elle me regardait depuis quelques instants, et par moments passait sa main ridée sur son front. Puis, tout d'un coup, se soulevant sur son oreiller :

" Jean, me dit-elle, Jean, est-ce toi ?

— Oui, mère, m'écriai-je, c'est moi, votre fils, votre petit Jean."

Je flattais encore son idée, mais ce n'était plus nécessaire ; pour la première fois, depuis mon retour, elle me voyait tel que j'étais. Elle sourit d'un sourire charmant, de ce beau sourire des vieillards, qui rappelle le sourire des enfants, et me prenant par la main :

" Comme tu étais resté longtemps sans revenir ! me dit-elle.

— Mais, ma mère, dis-je, ne comprenant pas encore, vous vous trompez.

— Non, dit-elle ; c'était hier que je me trompais, et le bon Dieu soit béni, qui m'avait envoyé cette erreur. Mon bon Jean, tu aimes donc bien ta mère, que tu as fait tout cela pour elle depuis un an ?"

En trouvant toute sa raison, ma mère avait conservé le souvenir de ce qui s'était passé depuis mon retour.

" Si je vous aime, mère ! m'écriai-je ; et ne faut-il pas que j'aie été le dernier des misérables pour vous oublier si longtemps. Aussi, maintenant, nous allons mener une bonne petite vie ensemble : nous irons à la messe, nous irons à confesse, nous inviterons le curé à souper, hein ?"

Ma mère secoua la tête :

" Mais dit-elle, moi je vais aller au bon Dieu mais toi, tu feras tout cela, n'est-ce pas ?

— Certes, oui, mère, je le ferai, j'en jure ma foi d'honnête homme et de soldat."

Ma mère m'embrassa. Je n'oublierai jamais avec quelle énergie elle me serra dans ses bras. Je ne pouvais croire qu'elle fût si près de la mort, et cependant une heure après elle était allée au bon Dieu, comme elle avait dit elle-même.

Quant à moi, mon neveu, j'ai tenu cette seconde promesse, comme j'avais tenu la première, et j'espère bien la tenir jusqu'au bout. Si le cœur t'en dit, il ne tient qu'à toi de m'imiter ; la route est belle et les places ne manquent pas.

" Ainsi, mon oncle, vous allez à la messe ?

— Tous les jours.

— A confesse ?

— Toutes les semaines.

— Et vous communiez ?

— Toutes les fois que le curé le permet.

— Quel curé, celui....?

— Précisément ; celui qui m'a fait faire ma seconde communion. Un brave et digne homme, crois-moi, qui vaut bien tes professeurs, sans leur faire de tort. Une idée... viens-tu souper chez moi ce soir ? c'est son jour ; nous boirons une bouteille de beaune ; j'en ai acheté du même que le sien.

— Mais, mon oncle, s'il allait me faire raconter des histoires ?

— Le grand malheur ! D'ailleurs, monsieur mon neveu, j'espère bien que vous n'avez pas la prétention d'être un aussi mauvais sujet que votre oncle, Jean-Népomucène Bellart ?

— Non, mon oncle ; cependant...

— Cependant, cependant... mon bel ami, vous êtes un fat. Tu viendras ? ajouta mon oncle en me tendant la main.

— Soit ! répondis-je."

Nous allions nous séparer.

" A propos, mon oncle, dis-je en retenant le vieux grenadier par la main, à propos, il y a dans toute votre histoire, au commencement, un : " sans compter..." que vous ne m'avez pas expliqué." Mon oncle réfléchit.

" Oui, vous avez dit ; " Ne fais jamais par bravade ce que plus tard il te faudrait taire par honte ; c'est trop gênant, sans compter..."

— Peste ! dit mon oncle, quelle mémoire ! Eh bien ! mon neveu, sans compter la confession. Vois-tu, il y a des choses diablement difficiles à dire ; j'ai bien réfléchi, et je crois que le mieux...

— Le mieux, dis-je d'un ton suffisant, en interrompant mon oncle, le mieux est de les garder pour soi."

Mon oncle me regarda d'un air où se mêlaient une si verte indignation et une si généreuse pitié que j'en fus déconcerté, malgré mon superbe aplomb :

" Le mieux est de ne pas les faire," dit-il d'une voix grave.

Puis plaçant sa canne sur son épaule, serrant le coude, et redressant la tête, il s'éloigna rapidement.

Lorsqu'il fut parti, je restai immobile et pensif pendant quelques instants ; puis je me dis à moi-même :

" Un brave homme, l'oncle Bellart, et qui raisonne juste. Seulement il se trompe en un point : je crois que, de nous deux, c'est moi le plus bête."

Le soir j'allai souper avec le curé, et je racontai des histoires. UPPAIN DIDIER.

ALMANACH

AGRICOLE, COMMERCIAL

ET HISTORIQUE

POUR 1885

Prix Franco .....5 cts.

ALMANACH

POUR TOUS

1885

Prix Franco .....5 cts

ALMANACH

DES FAMILLES

POUR 1885

Prix Franco.....5 cts.

ALMANACH

DU PURGATOIRE

OU ANNUAIRE DE L'ŒUVRE

DES AMES DU PURGATOIRE

Prix Franco.....6 cts.

Calendrier Ecclésiastique

ET

CALENDRIER DE LA PUISSANCE

POUR 1885

Prix Franco.....5 cts.

POUR

Paraitre le 15 décembre prochain

ORDO

DIVINI OFFICII RECITANDI

1885

LA VIE N'EST PAS LA VIE.

DIX-SEPTIÈME LETTRE.

CHER AMI,

Nous avons étudié le côté triste et le côté sérieux de la vie. Pour achever et remplir mes promesses, il reste à t'en montrer le côté consolant. La vie d'ici-bas a cela de consolant, qu'elle est le prix de la vraie vie. Donnez-moi un point d'appui, disait Archimède, et je soulèverai la terre. Le plus puissant moyen d'élever l'homme vers le ciel et de l'*encourager* à ne reculer devant rien pour en faire la conquête, consiste à lui montrer la vraie vie, la vie qui l'attend au delà du tombeau.

Ce spectacle lui rend tout possible, tout facile. Une fois qu'il l'a entrevu, il aime à le revoir. Son bonheur est de monter fréquemment dans la terre des Vivants, de courir familièrement par les places de la céleste Jérusalem, visitant les patriarches et les prophètes, saluant les apôtres, admirant l'armée des martyrs et des confesseurs, contemplant les chœurs des vierges.

Entreprenons le même voyage. Déjà nous savons que la mort n'est pas l'ouverture d'un noir précipice, où nous tombons irrévocablement, après avoir végété quelques années dans la vallée des larmes. La mort est une puissance amie qui vient nous prendre dans ses bras, pour nous transporter au sommet de la montagne des lumières, des félicités et de la vie. La mort n'est pas une fin finale, c'est un commencement ; ce n'est pas un couchant, c'est une aurore. Mourir, c'est naître. J'insiste sur cette pensée, la plus encourageante de toutes et la plus consolante, pour ceux qui restent et pour ceux qui partent.

Ainsi, mourir n'est pas mourir, c'est simplement changer de domicile. En quittant la terre, le chrétien ne quitte pas la vie ; au contraire. Où va-t-il ? Dans la terre des Vivants : *in terra viventium.*

Dans la terre des Vivants ! Toute la poésie, toute la philosophie, toute la rhétorique humaine pâlissent devant cette parole. Je n'en connais pas de plus riche ni de plus ravissante. Qu'est-ce que la terre des Vivants ? C'est le ciel. Pourquoi le ciel est-il appelé la *terre des Vivants ?* Pour plusieurs raisons également dignes de la bonté et de la sagesse éternelles.

La première, par opposition à ce bas monde si justement nommé la vallée des larmes et la terre des mourants : *Vallis lacrymarum et terra morientium.* En effet, ici-bas tout meurt et rien ne vit. Le ciel, au contraire, est le pays fortuné, où tout vit et où rien ne meurt.

La seconde, parce que l'homme, étant fait pour la vie, l'aime passionnément. Comme elle ne se trouve point ici-bas, Dieu a voulu exciter en nous un ardent désir du ciel, en nous le désignant sous le nom béni de la terre des Vivants.

La troisième, pour justifier la Providence, en promettant à l'homme de satisfaire éternellement et surabondamment l'impérissable désir de la vie qu'il a mis en lui.

Par un nouveau trait de sa paternelle tendresse, Dieu a voulu que cette promesse fût la première vérité enseignée à l'enfant ; puis, répétée chaque jour, des millions de fois, par des hommes de tout âge et de tout pays. Telle est la belle philosophie de notre symbole catholique. L'as-tu jamais remarquée ? Des douze articles qui le composent, onze nous indiquent le travail du temps et les conditions de l'épreuve : le douzième en marque la récompense.

Dans ce travail décisif, Dieu se fait l'associé de l'homme. Le Père crée les anges, le ciel et la terre, les astres, les animaux, les plantes, les métaux, les conserve et les confie à l'homme, afin qu'il en tire son profit. Le Fils ennoblit et rachète toutes ces choses, imprudemment vendues par l'homme au démon. Pour cela, il naît, il vit, il travaille, il souffre, il meurt, il ressuscite ; et, restaurateur universel, il remonte dans sa gloire, où sa charité garde nos places. Le Saint-Esprit vient compléter l'œuvre du Fils. Descendu sur le monde, il établit l'Eglise, la grande société dépositaire de la vie et de tous les moyens de la donner, de la défendre et de la perfectionner. Tels sont les sacrements, le culte public et privé, les temples, les fêtes, les ordres religieux, le sacerdoce tout entier.

Exploiter ces immenses richesses, est le devoir de l'homme. Il l'accomplit en disant *Credo*, et en conformant sa conduite à sa foi. Où conduit cette riche exploitation ? Le dernier article du symbole répond : A la vie : mais la vie éternelle, *vitam æternam.* Arrêtons-nous à cette parole et essayons de la comprendre.

Je t'ai dit que le ciel est appelé la terre des Vivants, parce que tout y vit, que rien n'y meurt et ne peut y mourir. Pourquoi ? parce que le ciel est le Royaume éternel de Dieu, la vie par essence. D'où il résulte que dans la terre des Vivants tout est vie, c'est-à-dire que la vie y règne dans sa triple plénitude : plénitude d'universalité, plénitude de jouissance, plénitude de durée.

Plénitude d'universalité. Dans le ciel tout vit : l'esprit vit, le cœur vit, le corps vit, chaque sens vit, l'homme tout entier vit : les créatures vivent.

L'esprit vit. Comme l'œil est fait pour voir, l'esprit est fait pour connaître : connaître est sa vie. Pour satisfaire cet impérissable besoin de son esprit, vois-tu l'homme passer les plus belles années de son enfance et de sa jeunesse à apprendre un art, un métier, une science ? Plus tard, le vois-tu se creusant le cerveau, pour se perfectionner dans sa profession ? D'autres fois, entreprenant de longs voyages, traversant les mers, gravissant les montagnes, descendant jusque dans les entrailles de la terre, s'usant avant le temps, dans des fatigues ou des veilles prolongées ?

Pourquoi tout cela ? Afin d'augmenter la vie de son esprit par la possession de quelque vérité nouvelle ; puis, s'estimant heureux lorsqu'il a entrevu, à travers un voile épais, certain secret du monde physique et du monde moral.

Cependant, que sont toutes les vérités que nous pouvons découvrir ici-bas ? des vestiges du Créateur, dit le prince de la théologie, *vestigia Creatoris.* Dans la terre des Vivants, l'esprit, devenu déiforme, verra, sans travail, par un simple regard, non quelques rayons de la vérité, mais la vérité tout entière ; dans le passé, dans le présent et dans l'avenir, dans le monde physique et dans le monde moral, autant qu'il sera nécessaire à son bonheur ; il la verra, non pas comme dans un miroir et à travers un voile, mais réellement et face à face. Il verra non les vestiges du Créateur, mais le Créateur lui-même, Dieu en personne ; et en Dieu toutes les œuvres de Dieu.

Dans l'ordre matériel, nous verrons les raisons intimes pour lesquelles le monde a été créé ; nous connaîtrons la cause de toutes ces révolutions du globe, qui étonnent la science et la défient ; pourquoi ont disparu les espèces gigantesques du règne animal et du règne végétal, dont les débris prodigieux attestent la magnificence du monde primitif.

Nous connaîtrons non seulement la nature intime des êtres matériels, depuis l'infusoire jusqu'à l'éléphant, depuis l'aigle qui plane dans les hauteurs du ciel, jusqu'aux monstres marins cachés dans les profondeurs des mers ; mais encore l'harmonie merveilleuse qui les unit dans la chaîne des êtres, la place que chacun occupe dans le plan de la création, et la fonction providentielle qui lui est assignée.

Sans télescope, nous jouirons de la vue intuitive du firmament et de ses innombrables merveilles. Mille fois plus savant que tous les astronomes, le plus humble des saints connaîtra, sans étude, le nombre des astres, leur nature, leur volume, les lois qui président à leurs mouvements et leur raison d'être. Tels sont et mille autres encore, les secrets du monde matériel, dont la parfaite intelligence jettera l'esprit dans une délicieuse extase.

Non moins complète, mais plus ravissante sera la connaissance du monde moral. Telle est l'éblouissante beauté de l'ange, que nos yeux ne pourraient pas plus en soutenir l'éclat, qu'ils ne peuvent fixer le disque du soleil. Or, des yeux de l'esprit, bien autrement perçants que ceux du corps, nous verrons non pas un ange, mais tous les anges, et toutes les perfections de leur nature ; immense et splendide armée, dont la magnificence et le bel ordre ne peuvent être comparés à rien de ce qui existe ici-bas.

Après l'ange, la plus belle créature c'est l'âme humaine. Elle est la plus belle, parce que, comme l'ange, elle a été faite à l'image de Dieu. Si la beauté du corps, ombre grossière de la vraie beauté, attire le cœur le plus froid, le passionne et l'enivre : quel sera l'empire de la beauté de l'âme ? Or, dans la terre des Vivants se verront toutes les âmes qui, depuis le commencement du monde, se seront rendues semblables à Dieu, en réalisant en elles ses admirables perfections.

Elles seront vues, non seulement à la surface, mais, devenues transparentes, elles seront les pénétrées, comme le rayon solaire pénètre le cristal. Quelles ineffables délices de voir intérieurement l'âme de Notre-Seigneur, l'âme de la sainte Vierge, l'âme d'Abraham et des Patriarches, l'âme des Apôtres et des Martyrs, l'âme des grands Solitaires et des Vierges, tant d'âmes dont les vertus héroïques brilleront comme autant de diamants à la couronne d'une reine !

Que te dirai-je, mon cher ami, des vicissitudes des temps, que l'esprit deifié aura toujours présentes et dont il connaîtra les causes et les effets ? dans quel ravissement continuel le tiendra la vue intime de tant de mystères, dont la profondeur fait ici-bas tourner les têtes les plus fortes. Il verra la chute de Lucifer, et il en connaîtra les raisons ; la chute d'Adam, et il en connaîtra les raisons ; le triomphe momentané des méchants, et il en connaîtra les raisons ; les humiliations et les souffrances du juste, et il en connaîtra les raisons.

Il saura pourquoi, parmi tant de nations, Dieu choisit pour son peuple les descendants d'Abraham, bien qu'il prévît leurs révoltes incessantes, leurs persécutions contre les prophètes et leur haine homicide contre son propre Fils, descendu du ciel pour les sauver. Initié à tous les secrets divins, il admirera les moyens, inconnus aujourd'hui, par lesquels le Père de tous les hommes a procuré, dans tous les temps et dans tous les lieux, au païen, au barbare, au sauvage même, les lumières suffisantes pour connaître la vérité, les forces pour l'embrasser et arriver à la vie de l'éternité. Ravi de connaître les mystérieux conseils de la Providence, il dira : Seigneur, vous avez bien fait toutes choses.

Qu'ajouterai-je encore ? Tranquille spectateur, l'esprit verra couler devant lui le fleuve impétueux qui réjouit la cité du Très-Haut. Par ce fleuve dont la source est au Paradis terrestre, le lit large comme le monde, le cours rapide comme le torrent tombant des montagnes, et l'embouchure dans la grande mer de l'éternité, il faut entendre la vie des nations et les nations elles-mêmes.

D'un coup d'œil, l'habitant heureux de la terre des Vivants embrassera toute l'histoire du genre humain, dans son ensemble et dans ses détails. Il assistera à l'élévation et à la chute des empires ; il en connaîtra les causes. Il verra comment toutes les monarchies de l'ancien et du nouveau monde auront contribué, le sachant ou ne le sachant pas, le voulant ou ne le voulant pas, à l'établissement et au maintien du règne universel du Rédempteur. Telle sera son extase en face de tant de vérités, qu'il en mourrait de ravissement, s'il n'était revêtu d'une force surhumaine.

Un seul mot exprimera toute mon pensée. Dans la terre des Vivants tout sera lumière : lumière intellectuelle et lumière physique, lumière ravissante, lumière sans ombre, lumière sans intermittence, lumière mille fois plus éclatante que celle du soleil et de tous les astres réunis. Le foyer de cette lumière sera Dieu lui-même ; et Notre-Seigneur, le puissant réflecteur qui la répandra à flots dans toute l'étendue de la cité bienheureuse.

Ainsi, dans la terre des Vivants, pénétrée de vie pour l'esprit, pénétrée de lumière et toujours nouvelle ; car, dans cet océan sans limites et sans fond de lumières et de vérités, l'esprit découvrira toujours, sans pouvoir jamais arriver à la dernière, des lumières nouvelles et des vérités nouvelles : *De claritate in claritate.*

En nous qui, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, luttons avec tant de peine et si peu de succès contre les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur, nous ne désespérons pas d'entrer dans le pays de la lumière, et nous plaignons ceux qui nous y précèdent !

A demain la vie du cœur. TOUR-À-TOUR.